

# Les hameaux de Clères

**Souvenirs littéraires**  
**Les Noël et leurs hôtes**  
**Le Tô-**  
**Cordelleville**  
**Le Mont-Landrin**



Clères. — L'escalier et la tourelle du château

La route vers le Tôt présente, avec sa chaussée sans accidents de terrain bien marqués et ses sinuosités tracées pour prolonger

le rêve, le spectacle de la vallée heureuse qui, sans souci, guidée par le hasard, négligeant la rivulette vagabondant capricieuse en décrivant vingt méandres à travers les prés, fuit sous le regard des futaies du coteau, étendues de l'entrée de Monville à Clères même.

Si les arbres cessent brusquement au sortir du bourg, à la suite d'abattages malheureux, la vue embrasse un panorama de bois taillis et de lignes de peupliers, derrière lesquelles chantait hier un moulin.

Une dernière courbe du chemin retarde l'arrivée au hameau que Jean REVEL aimait à traverser dans ses courses de chasseur en rupture de plume du conteur. Je l'ai surpris quelquefois dans ses habits rustiques, regagnant la gare qui, à son époque, offrait le seul mode de transport aux citadins que le sport cynégétique jetait, pour de brèves heures, au sein de la campagne, Hugues Le Roux, me dit-on, fut aussi, par hasard, l'hôte de ces régions. Mais que de hauts personnages alors ne pourrait-on citer, ayant pénétré dans le pays du parc aux antilopes !

Le soir, la même voie se couvrant d'ombre laisse percer dans les ténèbres les yeux rouges des autocars ou éblouit le passant des feux blancs fulgurants des voitures à moteur.

Le bolide passé, la flèche à quatre roues lancée, le silence reprend sa prière et fait murmurer la rivière au faible coassement des grenouilles au printemps, tandis que les chouettes jouent au Sabbat dans le vol sans bruit de leurs ailes.

La lune soudain, en déchirant la nue, dévoile un paysage fait pour une pièce de FRAGEROLLE, dans laquelle glisseraient les silhouettes des comtes et barons d'autrefois. Un cri d'oiseau aquatique que l'on croirait échappé de ruines féodales, et la flânerie reprend, parfumée des senteurs d'herbes mouillées, jusqu'au Tôt où peut-être nous attendent Eugène Noël et MICHELET, assis, à la lueur tremblotante d'une bougie, près d'un feu de bois qui siffle la chanson automnale.

A peine a-t-on pu entrevoir la Ferme des Prés, trônant au milieu de vétustes bâtiments.



Vieux puits sur la route de Clères

Par sa situation près de Clères, sur la grande route de Rouen à Dieppe par la vallée, le Tôt, dont la verdure et le frais ruisseau attirent l'attention du promeneur, devait jouer de plus un rôle, non seulement dans l'histoire de la province, mais encore dans la littérature.

Dès l'aurore des âges, une population franque habita les revers de la colline, ainsi que l'ont révélé les fouilles de 1846. Celles-ci ont permis à l'abbé COCHET de découvrir un cimetière dont les objets exhumés ont longuement reposé au musée de l'abbaye de Jumièges.

En même temps, la mise au jour d'un trésor monétaire comprenant plus de 230 pièces d'argent romaines, frappées à l'effigie des empereurs du Bas-Empire, fut signalée par M. Léon DE VESLY.

L'exploration que j'ai faite enfin avec l'aide de M. CAVÉ, du camp de guet qui domine la vallée, au lieu dit « le Chatel » ou « Catel » montre nettement que le Tôt avait déjà, depuis longtemps, prêté l'abri de ses riants asiles aux premiers possesseurs du sol, avant que des groupements de population cauchoise vinsent s'y établir à leur tour au moyen âge, en se rapprochant toutefois de la rivière de Clères, sur les bords de laquelle chantonnaient quelques moulins<sup>1</sup>.

Cependant, le Tôt acheté au XIe siècle par la puissante abbaye de Sainte-Catherine de Rouen, ne comptait plus au lieu des 280 habitants, réunis sur les rives du ruisseau de Clères, que deux chefs de famille, pendant la guerre de Cent-Ans.

Le XVIe siècle lui redonna vie et animation, grâce à la construction de la petite chapelle dont le vitrail qui la décore décèle l'époque d'origine.

L'ancien presbytère transformé aujourd'hui en maison de plaisance, pourrait, si les échos des voix ne s'étaient à jamais endormis, raconter bien des histoires, dont Noël connaissait les plus étranges.

Quant au village lui-même, quel était-il jusqu'en 1830 ? Il comprenait une quarantaine de cabanes en terre, couvertes de chaume, éclairées d'une étroite fenêtre, basses, privées d'air, obscures, sans plancher ni pavage. L'ancien moulin féodal seul était bâti en pierre... Les sauvages de cette Calédonie ne voyageaient qu'à pied. Le curé seul et le meunier se permettaient le cheval aux jours de grandes foires : foires de Rouen, foires du Bosc-le-Hard et de Tôtes, foire de l'Epinette au Val-Martin. (Eugène NOËL. - La Campagne, p. 140).

Vers 1760, Pierre MASSE, curé depuis douze ans, déclarait que « le ravage causé par l'inondation arrivée le 11 janvier précédent a mis plusieurs villages sous l'eau (!) et surtout celui du Tôt. Cet ouragan était d'autant plus épouvantable qu'il arriva pendant la nuit... Il n'y a que ceux qui ont vu cet endroit qui puissent savoir qu'il n'y en a point de plus triste et hideux. Il est l'égout de quatre à cinq villages qui l'environnent, de sorte que ceux qui, du haut du pays, l'abordent croient descendre dans le noir Tartare. *Verus descensus Averni* ».

Eugène NOËL devait noter également de son temps une crue de la rivière qui emporta même le petit pont.

D'ailleurs les chemins étaient demeurés à peu près tels qu'au moyen âge.

Lors de son premier voyage, en 1821, Eugène Noël et son père faillirent se noyer entre Monville et le Tôt, au passage du moulin de Launay. « De Monville au Tôt, souligne le père LABËCHE, l'espèce de ravin qui servait de route était tellement recouvert d'arbres et de buissons, qu'il était impossible d'y apercevoir le ciel.

« Mais après 1830, tout se transforma. Le Tôt vit s'établir un moulin à papier, une usine à triturer les bois de teinture, un deuxième moulin à blé ». Les cabanes obscures se changèrent en jolies maisons et

---

<sup>1</sup> Archives départementales de la Seine-Inférieure. G. 5570.

dans ces maisons on vit apparaître le mobilier : tout se perfectionna. Les sauvages se sociabilisèrent, s'habituaient à ne plus fuir les « nouveaux messieurs ». Les routes elles-mêmes avaient égayé leur aspect, ce que l'on appelait *la Vallée de misère*, c'est-à-dire l'agreste piste qui se dérobait à travers les landes de la colline vers les bois d'Anceaumeville ( s'était avec le temps, changée en un très joli sentier ».

A cet âge heureux encore, la vie était facile pour les humbles. La location d'une maisonnette de 60 francs par an eut effrayé, à bon droit, un bûcheron du Tôt, bien que le potager lui fournit table ouverte. Et un rentier y eut tissé des jours sereins avec moins de cent francs par mois.

Quant à la joie, au contentement, on les trouvait partout comme on cueille en se jouant la mûre et l'églantier.

Aussi peut-être sera-t-on curieux de savoir ce que pensaient les contemporains de ce minuscule Eden, au temps où l'habitait Eugène Noël dont on voit encore aujourd'hui le logis que signale un double médaillon d'Eugène et Paul Noël, oeuvre de Xavier BOUTIGNY, apposé par les soins des admirateurs de ces deux écrivains et naturalistes... Ceux-ci y reviennent chaque année en pèlerinage, au temps des foires de la Saint-Jean, avant même que l'une des pièces du rez-de-chaussée ait été transformée en petit musée de souvenirs, grâce à l'obligeance de M. et Mme DULONDEL, actuels locataires. On y a réuni en effet des photographies, dessins, images, autographes et documents divers, quelques objets même offerts par Mlles Camille et Georgette NOËL, filles du cher disparu, ayant appartenu à ce dernier ou à leur frère Paul, le naturaliste.

En fouillant la correspondance inédite de ce dernier, il m'est possible de donner l'avis de quelques-uns de ceux qui fréquentèrent cette vallée il y a 92 ans. N'oublions pas qu'Eugène Noël y résida de 1842 à 1861, et que son fils Paul y naquit en 1860.

Or donc, un soir de novembre 1843, le 6 pour être précis, NOËL, assis devant quelques bûches, provenant des hêtraies de Cordelleville, écrivait à Charles MICHELET, le fils de l'historien : « Les dernières feuilles se détachent, vent, pluie, chemins pleins d'eau, ciel gris, nuages rapides, les bruyères là-bas sur la côte deviennent sombres et il y a des fées dans l'air le soir (je les entends) qui roulent sur des chars ».

Nous voici, semble-t-il, au pays charmant de l'illusion. Mais la réalité est un peu différente. « Les enfants (surtout les garçons), continue Eugène Noël, qui, l'été gardaient les vaches et chantaient tout le jour, retournent maintenant à l'école ; les oies passent, les geais se battent, les corbeaux croassent, les pies se trémoussent, les petits oiseaux cependant, tels que, le roitelet, le rouge-gorge, etc... se rapprochent des maisons... Mon jardin fait pitié d'herbe, d'eau et de boue ».

Voilà comment Noël voyait le Tôt l'hiver, de sa fenêtre ou les pieds dans ses sabots.

Mais pour Jules LEVALLOIS, notre ermite ouvre tout grand son livre de citations.

« Il faut, lui confie-t-il, que je t'envoie sur ce pays du Tôt, l'avis de quelques grands hommes :

- Maître MANCHON, avocat : « C'est un vrai fond de citerne ».

- Manchon, le poète, en prose s'est écrié en arrivant ici : « Je suis volé, puis le soir en rentrant à la ville, il improvisa ce dicton en vers :

- Quoi mon ami, quoi revenu si tôt ?

- N'a rien vu qui n'a vu le Tôt

J'y fus au trot

J'en reviens au galop...

« À quoi j'ai délibéré, riposte Eugène NOËL, de répondre par une épopée dans le genre oriental en style de mahabharat.

DELAUNAY (lieutenant de douanes), à son tour, s'exclame : « Ça doit être plein de lapins ces bois-là, sacristi, si je demeurais ici, comme je te leur ferais la chasse, et puis une chose à considérer, c'est qu'on a la pêche encore à sa porte... Sais-tu que c'est tout de même un beau pays que vous avez là. Moi, je m'y plairais beaucoup.

Le docteur LIEURY. - C'est un trou.

M. MICHELET. - Cette vallée-ci me paraît très humide, c'est bien isolé aussi, je crains que vous ne vous y ennuyiez l'hiver, et surtout que vous vous y enrhumiez.

Alfred (DUMESNIL). - Laissez-les dire ; c'est un charmant pays. S'il a des influences mauvaises sur la santé, n'a-t-il pas aussi ses influences salutaires ? Et puis, tout est vivant ici, ces eaux, ces bois et cela vivifie. Quant aux promenades, elles y sont délicieuses.

Et Noël termine par ces mots à LEVALLOIS : « N'aurai-je pas aussi ton avis quelque jour ? »

Je ne connais pas la réponse de l'excellent critique, mais il n'y a qu'à feuilleter les œuvres du père LABÈCHE pour trouver la réhabilitation du Tôt, et j'oserai dire son panégyrique. Les citations abondent.

N'écrivait-il pas dans le Journal de Rouen du 15 juillet 1865, ainsi que le rappelait l'ami C. LEVILLAIN, cette phrase qui contient toute son admiration : « Il serait difficile de trouver, même en Normandie, un vallon plus délicieux et plus frais ».

Ainsi, chacun juge à sa façon la cité qu'il visite, le hameau qu'il traverse. C'est que le pays, par excellence, selon NOËL, n'est pas seulement celui où l'on est bien. Retenez que le Tôt, l'hiver, sous son capuchon de brumes, fouetté par les averses ou cinglé par la neige, est loin de ressembler au délicieux Eden qui enchante l'été.

Mais le Pays, c'est le jardin, la maison, le fenil et l'âtre familiers. S'il était besoin pour nous de prendre une leçon de gratitude envers le petit coin où le sort a placé nos lits et nos berceaux, nous n'aurions qu'à écouter celle que nous donne *l'ermite de la Clairette*.

Dans ses *Mémoires d'un imbécile*, il nous apprend l'attachement au foyer, la simplicité du désir. Et pour lui, le bonheur, c'est, au-dessus d'un toit de chaume, de tuile ou d'ardoise, un frisson dans les cimes, un peu d'azur aux aubes d'avril, un chant de tourterelles qu'accompagne le murmure d'un ruisseau. Du coup vous aurez le plus beau pays du monde parce que le Rêve et la Tendresse y déploieront la féerie de leur décor dont seuls les yeux du cœur sauront distinguer le charme bienfaisant et la tranquille beauté.

A ces quelques notes, que l'on me permette d'ajouter ces réflexions sur l'existence même d'Eugène Noël dans ce coin de vallée si paisible jadis et que troublent incessamment les autocars qui, désormais, relie si facilement Rouen à la maison où rêva MICHELET et où il me plaît évoquer les ombres d'Eugène et Paul Noël au passage du monstre à essence dont un arrêt est fixé à l'angle même du chemin de leur logis.

Ses hôtes d'autrefois n'eussent point manqué d'en être sincèrement réjouis, et Paul eût trouvé cela « épatant ». C'eût été pour lui procédé pratique de propagande en faveur des « abeilles », dont le ronflement du moteur lui eût rappelé la bourdonnante harmonie des essaims. Eugène n'eût pas moins applaudi à cette création, bien qu'il en eût moins profité. Car, en dehors de son voyage en Suisse, afin d'accompagner POUCHET, en janvier 1856, événement mémorable pour lui, puisque c'était la seule fois qu'il sortait de France, on ne peut compter dans sa vie que quelques pèlerinages à Paris, aux seuils où MICHELET et BÉRANGER accueillait leurs admirateurs ou disciples. J'y ajouterai une excursion admirable à Jumièges, avec les RECLUS et le même MICHELET, une fugue à la Buquette, d'au moins quarante deux kilomètres aller et retour, ses courses au Val Martin, siège du bureau de poste à cette

époque, et enfin les charmantes randonnées au « doux Vascoeuil », toujours désirées et accomplies avec un plaisir nouveau.

« Misérable reste en place », ainsi se désignait-il lui-même. Il célébrait pourtant les aventures des héros de Rabelais et s'étonnait que quelques-uns de ses concitoyens n'eussent jamais mis le cap sur Rouen.

En revanche, quel infatigable piéton ! Si nous calculions le nombre de kilomètres parcourus chaque jour ou presque, en promenades rêveuses autour de son modeste hameau, dans lesquelles il entraîna parfois plus d'un illustre compagnon, sans doute Eugène NOËL mériterait-il le brevet de tourisme que j'hésitais à lui décerner tout à l'heure.

Eugène NOËL en renouvelait souvent d'autres plus charmantes encore aux mois de l'âtre, lorsque la bise invitait le fauteuil à plus d'intimité avec les chenêts, ou lorsque s'obscurcissait la nue lourde des pluies dont l'enfantement était proche. C'était le voyage en son propre moi, plus mystérieux et lointain que celui d'Amérique. Car qui peut se vanter d'avoir jamais été au bout de la connaissance de soi-même ?

Resté caché au Tôt jusqu'à quarante-quatre ans, isolé et s'isolant volontairement, sa voix « humble à l'écart, écrit-il, modulait des concerts ». Et quels concerts ! Ne s'harmonisaient-ils pas avec les chants des oiseaux, le murmure du vent, le frisson des peupliers proches, en vigilance sur les bords du ruisseau voisin ?

Sans doute, depuis 1821, date mémorable à laquelle Eugène Noël fit pour la première fois le trajet de Rouen au Tôt, ce dernier n'offre-t-il plus les péripéties qu'il nous a si curieusement contées. Venir de la capitale normande jusqu'ici, n'est pas plus difficile maintenant que de faire le tour des boulevards, mais en ces temps fabuleux, il fallait presque le triple airain aux pectoraux dont parle Horace, pour tenter l'expédition !

De ce progrès, Eugène Noël eût été le premier à s'ébaubir, en regrettant peut-être qu'une foule trop nombreuse envahisse, le dimanche, ses bois solitaires et ses sentes sillonnées de bolides.

Car l'autre danger, désormais, est dû à la multiplication des coursiers mécaniques roulant dans toutes les directions et sur toutes les chaussées endeuillées de goudron, dénudées de leurs ombrages, longeant les haies ébréchées, coupant les carrefours aux verdure mutilées pour la satisfaction des mangeurs de distance.

Eugène NOËL redoutait cette invasion de la campagne par les citadins qui, déclarait-il, « déshonorent les champs par leur présence ». Il craignait les déplacements bruyants, laissant comme souvenirs les papiers gras et les boîtes de fer-blanc, les branches d'arbustes cassées et les fleurs éparpillées comme pour la procession de la Fête du gâchis.

Tous les citadins ne sont pas heureusement des vandales. Aussi je souhaite à tous de connaître les enchantements de ce tourisme intéressant dont Paul NOËL fut d'ailleurs un apôtre zélé, en pérégrinant le soir dans la campagne à la conquête des visiteurs nocturnes du monde aérien, proie désignée à ses projecteurs et filets, en fondant plus tard ce groupe d'excursionnistes où l'on ne s'ennuyait guère, je vous assure, et que tient à respecter le zèle de l'ami Paul ROSSET.

Il y a donc de beaux jours encore pour les promeneurs urbains, s'ils savent à la fois apprécier les avantages de l'autocar et goûter la poésie champêtre qui les attend, moteur apaisé, dans la solitude de nos bois et le calme de nos vallons.

Le Tôt n'a d'autre monument que sa modeste chapelle surmontée d'un minuscule campanile, qu'essayait d'atteindre, il y a quelques années, un if aux branches inclinées sur la tombe du proviseur HEURTEL, cachant à demi la façade et ses mignonnes fenestrelles de tracé ogival. Le clocher en miniature

s'est vu dépouillé de son airain sonore en 1809. Malgré son silence, l'humble sanctuaire rustique attire encore, en son enceinte, un pèlerinage en l'honneur de Notre-Dame des Buis, puissante curatrice des rhumatismes et des maux d'enfants, que l'on présente devant l'autel provenant de l'ancienne église Notre-Dame des Champs, près Malaunay et qui, dit-on, fut donné par la marquise de BOUFFLERS, amie de VOLTAIRE.

Cet humble sanctuaire a toute une histoire, ou plutôt les anecdotes fleurissent autour de lui comme les plantes du cimetière dont il est roi. En voici une entre cent, rapportée par l'ami P. ALEXANDRE, l'excellent maire du Mont-Cauvaire, et conservée par Robert DELAMARE : « La patronne du Tôt a, paraît-il, le pouvoir de faire marcher les jeunes enfants. Quand un bébé a un peu de peine à courir, sa mère l'apporte à Notre-Dame des Buis : on lui fait faire le tour de la chapelle. Au troisième tour, il « démarre » tout seul. Or, un matin, une brave femme se rendant à la chapelle aperçoit grimpé dans un arbre en lisère du presbytère un homme coupant une branche à grands coups de serpe.

« Savez-vous à quelle heure M. le Curé dit sa messe ? », interroge la bonne femme.

« Tout de suite, je finis de couper cette branche, je mets ma soutane et j'y vais ». Car « l'ébranqueux » n'était autre que l'abbé HUON lui-même. »

Cet abbé, simple de manières et de langage, populaire par sa bonté et sa franchise, a mérité d'être immortalisé par Eugène Noël, dans l'histoire du Curé de Terrier-Coquart. Il allait quelquefois le dimanche voir danser ses paroissiens. Apercevant un jour des filles délaissées à l'écart : « Pourquoi donc, petites, ne dansez-vous pas ? - Nous n'avons pas de danseux ». - « Dansez toutes les filles ensemble, les « regardeux » viendront tous à vous, et les garçons seront bien attrapés, allons ! » Et filles de sauter, et garçons ébahis et le curé de rire.

« Fillettes, dit-il, c'est moi qui paie la collation, puisque les gars, aujourd'hui, n'ont pas fait leur devoir. Allons, des gâteaux, père Guillot, ajoutait-il, en se tournant vers le ménétrier, c'est moi que cela regarde aujourd'hui, vous me direz, en venant souper avec moi, combien je vous dois, car il faut bien que ces enfants dansent et ce serait honteux si l'on voyait les filles payer le violon. »

Sa servante Geneviève, une Picarde charitable et naïve, « fut bien, affirme Eugène Noël, la plus plaisante personne qu'on ait vue chez nous ». Entre mille histoires qu'on raconte d'elle, en voici une qui me paraît à la fois risible et touchante et qui nous fait bien voir la simplicité de cette bonne femme. Lorsque le curé s'en allait en voyage, elle mourait de peur et faisait venir pour coucher avec elle, une femme du voisinage. Mais celle-ci, quelquefois ne pouvait venir. Savez-vous à quelle ruse avait recours la naïve Picarde ? Elle mettait sur sa tête, pour s'endormir, le grand bonnet de laine de son curé et se sentant là-dessous à l'abri de tout, elle dormait du sommeil des gens de bien.

« Ah, mes amis ! concluait Eugène Noël, quel éloge pour un homme, de voir sa servante adorer son bonnet. »

Mais il y aurait tout un volume à écrire sur les curés légendaires du Tôt et du Mont-Cauvaire, car la paroisse du Tôt fut englobée quelque temps dans celle du plateau, où l'on montait en joyeux cortège aux messes de minuit, à l'une desquelles assista même le fils de MICHELET.

Aujourd'hui le Mont-Cauvaire ne possède plus juridiction spirituelle sur le Tôt, mais il garde quand même la tradition des curés populaires de ce coin normand, instruits et secourables, simples et de grand cœur, en la personne de l'abbé L. GLATIGNY aussi estimé dans toute la région que le fut le curé Huon sous la Restauration.

L'ancien presbytère du Tôt que l'on voit à l'angle du délicieux sentier grim pant vers le bois est devenu une charmante résidence d'été, au jardin ombragé de grands arbres penchés sur la rivière et fleuri de massifs de phlox, dès que l'été dispense ses rayons sur la vallée gazouillante et chantante du murmure de ses eaux, bien que se soient tus, depuis longtemps, les bruits du moulin de trituration de bois de teinture, que dirigèrent Eugène Noël et son père avant que la chimie eut tué cette petite industrie campagnarde.

Une coquette villa de campagne près d'un moulin dont la roue ne connaît plus la violence des eaux de la Clairette animant ses aubes, une maison bourgeoise dominant les cressonnières qui ont remplacé le jardin du père LABÈCHE dont le triple toit et le tablier d'ardoises étonnent sur le sentier enjambant le poncelet jeté sur la rivière, quelques chaumines regardant la magnifique toile de fond où les bois dressent leur ramure dont la robe change suivant les saisons, voilà le Tôt qui, néanmoins, à lui seul est un monde,

En faut-il plus pour en faire un Paradis ?

J'ai déjà chanté les merveilles de Clères, son château et son parc où affluent chaque année par milliers les visiteurs<sup>2</sup>. Qu'il me suffise d'en rappeler la vision, par ces vers dédiés au plus aimable des châtelains, son propriétaire, prince de la science et du parfait bon goût :

A M. Jean Delacour.

Le parc où le cristal des cascates  
S'irise sur les rochers en dentelles,  
Cisèle avec orgueil en ses atours d'été  
Le diadème d'émeraude du château  
Superbement figé dans sa solennité  
    Devant le miroir d'eau  
    Reflétant ses joyaux.

Un peuple bigarré de courtisans parés  
D'émaux et de camées sur habits mordorés,  
Donne cours à sa pétulance  
Sous la splendide exubérance  
Des cimes balancées par un singe en folie  
Dont les rires saluent l'espiègle effronterie.

Si quelque grue en robe élégante et cendrée,  
Tourne, prise soudain d'un vertige d'almée,  
Immobile, le groupe imposant des flamants,  
Ou progressant d'un pas hiératique et lent,  
    Ancre sur la rivière  
Sa gracile flotille aux voiles de lumière.

Ambassadeur du Sud en costume éclatant,  
L'ara présente à tous ses lettres de créance  
Dans un discours concis aussi net que strident,  
Risquant sur son perchoir un vague pas de danse.  
L'antilope retrouve avec la liberté

<sup>2</sup> Ed. SPALIKOWSKI. - Clères : Le Château ; Le Parc zoologique ; Le Bourg.

L'aimable royauté  
 Des vastes étendues où la caresse humaine  
 A banni la frayeur et brisé toute chaîne,  
 Bien que les kangourous fuyards  
 Montent la garde de la peur sous les « fayards ».

Mille oiselets d'Asie, Afrique ou Amérique  
 Usent dans un décor de théâtre exotique  
 Leurs plumes colorées aux pinceaux des tropiques.  
 Si l'aurore livre l'espace à leurs ébats  
 Où s'ébauchent parfois de futiles combats,  
 Vers le soir, aux approches des lunes nouvelles,  
 Dans le calme où s'éteint le dernier frisson d'ailes,  
 Un Argus exilé se souvenant des nuits  
 Chaudes et embaumées de son lointain pays,  
 Prolonge un cri d'ennui  
 Dont tressaillent les bois et le val endormi.

Indifférent, le vieux castel  
 Ecoute un autre appel  
 Qui lui vient du Passé,  
 Et songeant un instant aux drames effacés  
 Dont la pierre même n'a pas gardé la trace,  
 Fier du présent qui met lambrequin à son casque  
 Il puise dans son rêve une nouvelle audace  
 Et suit d'un cygne blanc le sillage en sa vasque.

En prenant le chemin qui, devant le front de la Halle, monte vers l'Est, longeant l'ancienne Mairie, le touriste, après quelques détours, trouve à l'orée d'un grand bois un gracieux chalet, l'Horizon, que le destin avait transformé quelques mois en Hostellerie du Parc. Le panorama est des plus séduisants. Voici le plus joli coin de la vallée que l'on puisse découvrir. Celle-ci s'enfuit et disparaît entre des coteaux garnis d'arbres sur lesquels tranchent les lucarnes, gâbles et pinacles du manoir seigneurial, semblant baigner dans un océan de verdure s'étendant jusqu'au fond du paysage, interrompu seulement par la tache blanche du talus où court le petit chemin de fer desservant le plateau et ses villages perdus au milieu des blés d'or et des blanches avoines.

Mais ici nous touchons l'un des hameaux de Clères, Cordelleville, réuni au chef-lieu de canton, ainsi que le Tôt, par ordonnance royale de 1826. La forêt règne en maîtresse sur ces hauteurs où le printemps et l'automne prodiguent les couleurs de leur riche palette. La promenade y est fort belle en toutes saisons, et jamais Champs-Élysées ne furent plus attrayants, plus enchanteurs pour l'artiste et le rêveur.

Cordelleville qui comptait 26 paroissiens en mars 1249 et sur lequel l'abbaye de Saint-Amand de Rouen, avait le tiers des grosses dîmes et une vavassorie noble, n'est qu'une humble agglomération de chaumines, avec chapelle close qui ne montre, écrivait l'abbé COCHET, « qu'une nef construite en grande partie en grès et silex du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles. Cependant on y remarque deux ou trois fenestrelles romanes. »

J'en ai poussé la porte quelques fois, un dimanche des Rameaux, notamment, où le cimetière grand comme un jardin de veuve, avait fait sa toilette. Pas une tombe qui n'ait reçu son coup de râteau, pas un tertre si humble soit-il qui ne fut paré du buis bénit, car le culte des défunts est vivace en pays de Caux.

Un if semblait heureux de trôner dans ce coquet parterre dont il formait le plus bel ornement. Hélas ! il n'est plus.

A cause des Rameaux la chapelle était ouverte. J'y entrai, bien qu'elle apparût trop blanche avec sa robe de plâtre et de badigeon, dépourvue ainsi de tout caractère. Elle ne m'offrit d'autre attrait que ces saints grossiers, véritables « xoana » de l'iconographie chrétienne. Parmi ceux-ci une Vierge tenant JÉSUS sur son poing et un pigeon dans la main droite fait songer au XIV<sup>e</sup> siècle. Un Saint ANTOINE emmuré dans la paroi du sanctuaire voudrait bien retrouver sa liberté Saint SAUVEUR et Saint LÉONARD ont gardé un lointain souvenir de leur polychromie ancienne, tandis que Sainte BARBE montre d'un air effrayé sa main droite hypertrophiée par suite de quelque maladresse du sculpteur, dont sa sainteté et sa puissance n'ont pu la protéger.

Mais dans la sacristie, un bel arc brisé en grès, accuse sa date d'origine du XII<sup>e</sup> SIÈCLE, et dans le bric à brac religieux, entassé dans les coins, JEAN-BAPTISTE et la mère du Christ, le bas du corps rompu, ne veillent plus l'Homme-Dieu, dont le XVI<sup>e</sup> siècle leur avait confié la garde. Le fils de MARIE cependant, amputé de ses bras, du coin où il est relégué, jette des regards de muette souffrance et d'appel à la pitié, sur la femme et le disciple bien aimés.

C'est ainsi que je retrouve parfois des débris de cet art naïf des campagnes, qui intéresse quand même l'archéologue ou le folkloriste. N'ont-ils pas été les témoins du cycle historique de la paroisse et pour n'être point signés des grands noms de la statuaire, n'ont-ils pas droit quand même au respect dû à tout ce qui nous parle de l'autrefois, dont la négligence des modernes hâte la disparition ?

Point d'office dans ce « *fanum* » chrétien où la cloche jamais ne tinte dans le minuscule campanile. On dirait en regardant la plaine qui s'étend devant lui, se confondant avec l'horizon, quelque chapelle de marins guettant la mer en furie. Mais il n'y a d'autre mer ici que celle des grands bois qui grimpent ou dévalent en futaies, en taillis, vers le Mont-Cauvaire, Clères et le Tôt.

Cordelleville ainsi que Clères connut souvent la misère. En 1728, le curé écrivait : « La plupart des grains ne sont que le reste des bestes fauves et autre gibier dont les bois de la paroisse de Clères sont pleins et dans lesquels bois la dite paroisse est enfermée. »

Plus tard on se mit à filer le coton à domicile, mais l'industrie ayant périclité, la misère revint plus âpre et plus terrible en 1788.

Depuis, bien des arbres sont tombés, d'où s'échappaient des concerts qui charmaient Eugène Noël. La sylve essaie résolument de défendre sa vie contre le terrien qui veut agrandir son champ, contre le bûcheron qui veut vendre ses « cordes » de bois, contre le rôdeur qui se glisse à la nuit noire pour rapiner un fagot.

De pittoresques logis à poutrelles apparentes, tel ce manoir sis en face de la chapelle, gardent en leur vêtement rustique, quelque chose de l'élégance bon enfant des temps qui les virent construire. D'autres sur la route même du Grand Cordelleville - car on distingue le Grand et le Petit Cordelleville - mettent leur coquetterie à conserver leur coiffe de paille que les ouragans s'acharnent cependant à mettre en lambeaux. Car les arbres très clairsemés laissent voir Bosc-la-Mer et le Bocasse, les « fossés » d'Anceaumeville et plus près quelques maisonnettes de pauvres gens qui jouent à cache-cache dans les cours où se tordent les pommiers, aux tristes jours de novembre en fureur, tandis que dans un clos

jalousement caché par des pommiers, une ancienne chapelle au grès poli par les pluies, abrite une humble paysanne après avoir servi de refuge à un Dieu.

Le Mont-Landrin négligé des touristes, des chroniqueurs et des artistes est peut-être cependant l'Acropole de Clères, sans Parthenon toutefois. Mais son front couronné de bois, le rend aimable, parce qu'il invite le promeneur solitaire à venir errer sous les cimes des chênes, hêtres, bouleaux, malgré la rude ascension préliminaire de sa côte blanche devant laquelle regimbe le cheval et s'insurge le moteur.

Du sommet, la vue embrasse tout le cirque où le bourg que signale la flèche paroissiale, a vécu ses destinées. Aux soirs d'été, le tableau se colore de tons violets qui font penser à quelque vallée pyrénéenne où s'éteignent tous les murmures et rumeurs, même ceux des trains ne rompant que par intervalles le silence étendu de la gare à l'autre flanc de coteau.

En hiver, la neige y déploie l'étrange décor de ses hermines découpées en festons entre les champs, les maisons et les arbres.

Ici est le repos absolu, malgré le rendez-vous de chasseurs dans la maisonnette à l'orée du sous-bois où s'attardent quelques masures pittoresques que nos petits-fils ne verront plus. A l'autre extrémité, une grande ferme à colombage de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle sans doute, avec son colombier Louis XIII, constituent les rares monuments de jadis.

N'avais-je pas raison de dire que l'Acropole était ici, avec ces quelques vestiges, épargnés par l'incendie et la destruction brutale de l'homme ? Pas d'autre histoire d'ailleurs, ne frôle d'une aile même légère et rapide, cette croupe crayeuse, que survole souvent l'avion d'un fervent ami de l'air. Les enfants en automne y trouvent parmi les ronces où se dérobe le gibier, la mûre des confitures familiales, et le tâcheron agricole, la fougère des litières dont l'hiver garnit le clapier.

Des sentiers en sillonnent le pied, où s'égarant le dimanche, les pensionnaires de l'asile voisin. Mais aux semaines où le travail retient l'activité humaine dans le champ ou l'atelier, le rêve n'est brisé par la rencontre d'aucun importun. Un oiseau s'envole, un lapin déboule. D'Ormesnil à la remontée du coteau-falaise, où la craie s'attache aux semelles, la plus jolie promenade s'offre à celui qui sait que la campagne n'est délicieuse que par la liberté dont se grise l'évadé des grandes villes, pour qui l'absence du bruit et de l'auto est une surprise engendrant la joie en bannissant la crainte et la fatigue de la rue.

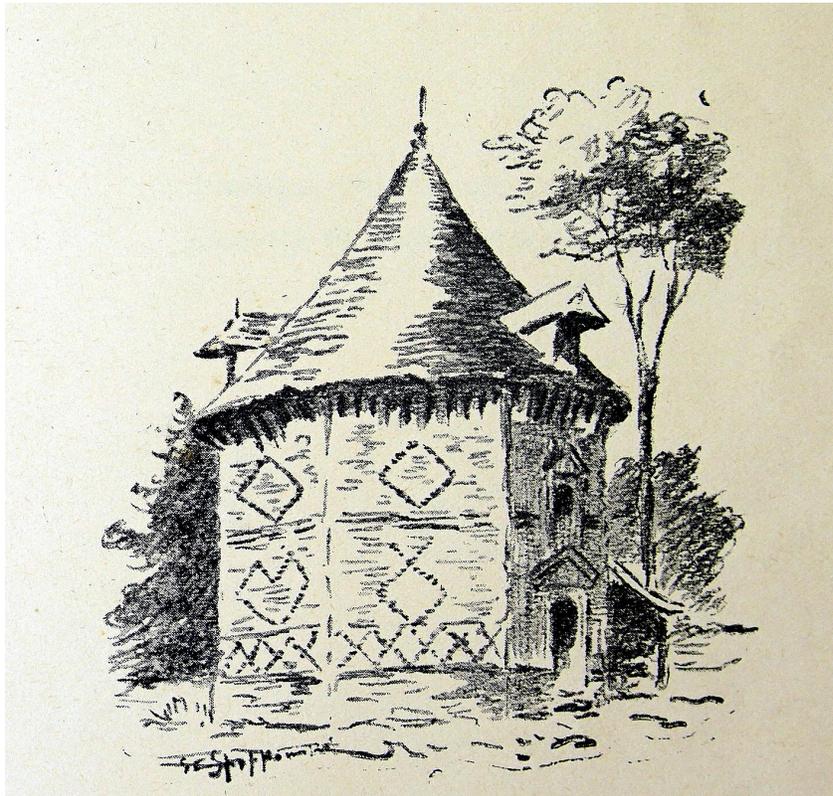
J'y ai conduit des désenchantés qui s'étonnaient du charme de cette Thébaïde si proche des clameurs, cris, sifflets et grondements de la grande voie aux usines dont s'enlaidit la banlieue rouennaise dans une atmosphère de fumées, d'odeurs fades et de poussière.

J'y ai goûté moi-même tant de douceur dans mes flâneries autour de mon clocher, en bousculant les champignons d'un pas distrait, en cueillant les premières corolles qui me disaient d'espérer malgré la mélancolie de certains jours de grisailles, que je garde le culte de ces lieux de pèlerinage où l'homme se retrouve grandi et fortifié par la Nature avec laquelle il communit, sans témoin, dans l'abandon d'une enfance perpétuelle entre les bras d'une mère toujours jeune, affectueuse et belle.



aimable barrière dressée pour retenir en ces lieux les pèlerins de quelques heures qu'attire la grande ville. Car c'est ici que s'élève mélancolique, à certains soirs d'été, la chanson des regrets dans le dernier enchantement du crépuscule qui fait plus doux l'appel de la campagne.

Et c'est pourquoi j'ai dit ici avec fervent amour la beauté du pays où s'abrite mon toit.



Colombier au Mont Landrain